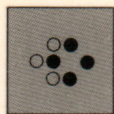


NICOLE COUDERC L'ORGANISATION



P.O.L

L'organisation

Nicole Couderc

L'organisation

récit

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988
ISBN : 2-86744-128-5

Tout le monde disait qu'elle portait bien la toilette. Elle avait toujours été un peu forte, et vantait les femmes qui n'étaient pas minces comme des figures de magazines. Elle avait fière allure, un port de tête altier, de l'autorité jusque dans la démarche. Elle démentait cette sévérité par les fourrures, la soie, les cachemires. A partir du moment où elle avait choisi une toilette, elle était sûre d'elle et de sa séduction. Une suprématie de l'allure l'emportait ; toujours elle donnait l'impression de fendre la foule, de régner sur les autres femmes présentes.

Une senteur fraîche et douce enveloppait chacun de ses mouvements, je la confonds maintenant avec la délicate évidence de l'âge. J'ai souvent cherché, je lui ai

demandé quel était son parfum, de quel couturier, quel nom. Je recevais toujours une réponse apparemment satisfaisante dans un sourire amusé. « Mais, ma petite, je n'ai pas de parfum particulier. Je n'utilise que de l'eau de Cologne ambrée que je commande chaque année en février aux Galeries Lafayette. » Il fallait que je m'en tienne là. J'avais beau essayer la même eau de Cologne ambrée, les mêmes savons, ni mes coffrets ni le linge n'exhalaient cette délicieuse caresse.

Lorsque j'étais enfant et qu'Aline venait passer quelques vacances dans le Quercy, elle emportait toujours une grosse valise de toile bleue. Je fourrais mon nez dans les robes légères, les costumes soyeux pour retrouver ce parfum qui venait de Paris. La Parisienne de Saint-Céré retenait une chambre à l'hôtel de France pour ne pas faire de préférence dans la famille et aussi pour garder ses distances. Elle ne restait d'ailleurs jamais très longtemps, quinze jours suffisaient. Le plaisir de la campagne s'épuisait vite pour que renaisse le désir de la capitale et de son agitation. Elle aimait Paris, et ce sont de ces amours qui se transmettent.

Le IX^e arrondissement lui avait été destiné par hasard ; l'Opéra tout proche, l'inutile station de métro Cadet sur la ligne d'Aubervilliers, les grands magasins au loin, les commerçants de quartier rue de Rochecouart. A portée de pas, la ville s'activait, se transformait. L'appartement qu'elle avait occupé depuis 1936 pour ne le quitter qu'à la dernière minute en ayant l'air de prendre une décision réfléchie et volontaire, s'était

peu à peu inscrit dans une permanence définitive dont elle avait su négligemment le parer.

Pour les gens de province, cet appartement était typiquement parisien, car il possédait une cuisine minuscule qui pourtant sentait bon le potage au cresson, et les rôtis mijotés dans la cocotte de fonte noire. Était-il permis de cuisiner vraiment dans des lieux si restreints ?... Un long couloir représentait le luxe citadin de la place perdue, détail insoupçonnable pour des ruraux habitués aux grands espaces. Le salon tirait sa particularité de deux chaises d'enfant, de style Louis XV, recouvertes de satin rose, et d'une table en marqueterie autour de laquelle se réunissaient le jeudi les joueurs attitrés. Aline aimait jouer aux cartes et elle savait en tirer pouvoir et fierté. Son jeu en mains, elle le maniait avec une assurance et un défi superbes. Elle aimait le bruit sec des cartes que l'on rassemble, les annonces magistrales, les revanches renvoyées jusqu'à l'aube, la rivalité magnifique avec les hommes. Elle savait être tenace jusqu'à l'entêtement, jamais elle ne cédait la victoire de bonne grâce. Elle était dans son élément à la table de jeu, et laissait avec une généreuse condescendance les dames de ces messieurs à leur bavardage. Elle savourait le plaisir d'être la seule femme spécialiste à la table des initiés, brideurs ou beloteurs.

Habituellement elle créait autour d'elle une mondanité légèrement affectée. Il lui fallait cela pour affermir son existence. Elle ne réfléchissait pas beaucoup, elle ne pensait pas beaucoup, elle ne lisait pas beau-

coup. Elle s'informait, elle avait une connaissance par ouï-dire et ensuite elle faisait, comme on dirait aujourd'hui, œuvre de communication. Dans une assemblée, au cours d'un repas, elle manifestait son art notoire de la conversation et s'y entendait admirablement à la minute où des regards étaient posés sur elle. A une réflexion de solitaire elle préférait le jeu public, où elle était immédiatement en évidence, admirée, et où elle avait en face d'elle quelqu'un sur qui éprouver ses idées. On aurait pu dire d'elle qu'elle était superficielle, toute d'aisance légère.

Elle savait s'entourer d'amies qui la mettaient en valeur. Ses compagnes féminines étaient en général élégantes, mais d'une élégance un peu compassée, qui n'aurait souffert aucune hardiesse. Elles étaient comme le décor d'un salon de bon goût; bien coiffées, bien habillées. Trop de bien. Avec chez l'une, un rien de vulgarité. Chez l'autre, un rien de bêtise. Chez la troisième un côté femme-enfant, qui amenait Aline à la gourmander. « Allons enfin, on ne se comporte plus ainsi à notre époque. » « Mais, ma chère Aline, je n'ai pas votre allant, ni votre volonté », répondait la coupable.

Elle apparaissait facilement aux épouses et aux maris comme la femme d'avant-garde qu'ils vantaient ensemble de loin.

Elle jouait aussi en Bourse, et suivait attentivement chaque jour les cours dans les journaux. Le monde de la Bourse restait énigmatique; elle en usait comme

d'un atour supplémentaire. Elle avait confié son portefeuille d'actions à un agent de change et supervisait en observateur averti mais muet. Dans les années trente, elle avait incité son frère Henri à placer une partie de ses économies sur des actions. Il avait suivi ses conseils convaincants. Les cours s'étaient effondrés. Ça avait été une très mauvaise affaire. Il avait tout perdu. Elle lui remboursa la somme entière, sou par sou, mois par mois, par esprit de famille ou rigueur morale. Pour elle seule elle risquait les pertes, les échecs.

Il était insolite qu'elle joue en Bourse. Son air entendu en matière de finances, était-ce de la compétence ? Ne jouait-elle pas pour compléter une image de femme de tête, indépendante et dynamique ? Et pourtant elle ne parlait de ses opérations qu'avec discrétion, comme de quelque chose qui avait toujours fait partie de sa vie, de son univers familial, et qui ne nécessitait donc pas qu'on en fasse montre.

Dans le milieu provincial de son enfance, être femme c'était avant tout être une mère et une épouse. Elle n'avait été ni l'une ni l'autre. Elle s'était mariée en 1914, et s'était retrouvée veuve six mois plus tard. De ce mari-là, je ne sais rien ; quelque soixante ans après elle ne m'en parlait pas. La douleur, on se demandait si elle l'avait connue, ce mari, si elle en avait été amoureuse. Il était resté un nom, Froment, le sien, que l'état civil l'obligeait à porter. Il n'avait rien été prévu pour ces femmes-là qui étaient veuves de guerre au bout de six mois.

Il ne semblait pas que ce fût un amour détruit. Cet homme était mort à la guerre banalement, sans commentaire aucun. A vingt-quatre ans elle était née à une indépendance suspecte pour l'époque.

Elevée au milieu de garçons, ses frères, qui alternativement la protégeaient, la surveillaient, l'adoraient, elle leur avait échappé. La haute surveillance ne pouvait continuer que de loin. Elle était montée à Paris se faire une situation avec toutes les garanties. Elle était rentrée dans les postes, et peu à peu avait gravi les échelons. Elle avait conservé un emploi de fonctionnaire, contrôleur des P.T.T., sans féminin possible. Financièrement indépendante elle pouvait mener librement sa vie personnelle. Jamais ensuite elle n'a accepté d'être assujettie à un homme. Elle a aimé sans attaches, elle a blessé, elle a peut-être souffert pour se garder une part d'elle-même.

Elle avait longtemps vécu avec un même homme, un Suisse, agent de change. Il s'appelait Jacques. Il avait toujours eu dans la famille la réputation d'être la bonté même. Et l'on soulignait tant cette bonté que cette constatation répétée semblait un reproche tacite adressé à Aline. Leur liaison d'abord clandestine s'était moulée dans le conventionnel d'un couple qui refuse les institutions, mais éprouve le besoin quand même de s'inscrire dans une vie sociale ordinaire. Ils avaient fait comme tout le monde. Ils avaient pris cet appartement de la rue de Rochechouart, l'avaient meublé, l'avaient ouvert aux amis et parents. Des années après sa disparition, elle

parlait peu de Jacques. Une unique photographie, format d'identité, était posée sur l'une des étagères de la cuisine, c'est tout. Elle avait vécu plus de vingt années avec lui, mais elle n'était pas de ces gens qui réinventent des souvenirs, ou qui se livrent facilement même à des intimes. Se livrer ou écrire frôlaient l'indécence pour elle. Une de ses amies écrivait des nouvelles qu'elle n'avait jamais montrées à un éditeur. Aline aimait la recevoir de temps en temps comme on accueille volontiers quelqu'un de pittoresque qui agrémente momentanément la décoration d'un salon. « Elle bâtit des romans avec tout ce qu'elle trouve, disait Aline, elle ne sait plus où est la réalité. » La littérature, celle de Proust ou de son amie, c'était la même chose, un passe-temps oisif qui empêchait de vivre. Au lieu d'écrire toutes ces histoires, elle ferait mieux de vivre tout simplement. Et Aline avait cette capacité de vivre en effet tout simplement. Elle ne se sentait jamais seule ; elle passait le temps sur le moment, comblée, parfaitement accueillante à tout ce qui lui venait du dehors d'elle-même. Elle se disait d'ailleurs constamment au présent. Le passé, elle ne lui était fidèle que pour le perpétuer en le transformant.

Un jour néanmoins elle m'avait fait un cadeau du passé, un pendentif en onyx. Ce n'était certainement pas son bijou le plus précieux, mais c'était en tout cas celui auquel elle accordait une valeur toute particulière.

« C'était un cadeau d'amour. »

Il est formé d'une enfilade de petites perles plates,

noires, très légères ; il se termine par une colombe qui dans son vol soutient un cœur. Il est délicat, joli, et un peu ridicule comme tous ces bijoux fétiches qui devraient dire ce que c'est que d'être amoureux.

« C'est un cadeau d'amour, aussi je te le donne maintenant que je suis vieille, pour qu'il te porte bonheur à toi aussi, et qu'il soit dans de jeunes mains. »

Et en même temps que le bijou, elle m'avait fait don de son histoire.

« Vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. »

C'était à Aix-en-Provence, sur les pavés inégaux de la place d'Albertas. Un homme dit de mémoire les dernières lignes de *L'Etranger*. Aline l'écoute.

Ils ont marché toute la journée dans la lumière forte de la ville. Il n'y a qu'à Aix que la lumière est si blanche, qu'on la voit tant.

Ils ont regardé la lumière.

Aline n'est déjà plus si jeune. Elle ne sait plus pourquoi elle était à Aix. Une halte, elle croit, en revenant de Marseille.

Ils sont dans le même hôtel, le Rois d'Ys.

La veille au petit déjeuner, pour la première fois, il avait une petite fille avec lui, sa fille. Il la regardait avec une tendresse charmante. Elle s'amusait sur la terrasse à caresser les fleurs, un peu brusquement. Il l'a appelée, Claire... Elle faisait celle qui n'entend pas, puis

elle a couru vers lui en riant. Elle ne voulait pas de son petit déjeuner, elle ne voulait que courir sur la terrasse. Il l'a laissé faire gentiment.

La petite s'est penchée sur les fleurs une à une. Elle a pactisé avec les fleurs, comme si elle ne se savait pas regardée. Elle l'ignorait, lui.

Il la bénissait de son regard. Puis elle a longé la terrasse. La lumière était chaude.

Ils sont partis ensuite tous les deux, uniques.

Quand Aline a traversé le hall de l'hôtel, deux heures plus tard, l'homme l'a regardée avec la même douceur infinie avec laquelle il avait regardé l'enfant. C'est comme si le temps n'avait pas passé, comme s'il l'avait implorée dans le regard de l'enfant.

Ils se sont dit peu de chose.

Ils sont restés deux jours ensemble.

Ce collier, pour rire, ils trouvaient qu'il allait bien avec la robe noire qu'Aline portait le premier soir. On le vendait dans les boutiques de l'hôtel à côté du bar américain.

Ils s'étaient amusés à dire que le noir c'était l'aveuglement de la lumière d'Aix, que la colombe était plus belle en noir.

Aline n'a pas eu d'enfants. Elle n'a peut-être pas compris qu'avoir un enfant, ce n'est pas seulement faire comme tout le monde, un mari, des enfants, une famille. Elle ne se l'était peut-être jamais dit. Elle n'avait peut-être jamais vu un enfant. La petite fille

d'Aix, elle n'avait jamais existé pour elle, elle avait disparu dans le regard de l'homme.

L'histoire d'Aline se vivait autrement.

Elle avait usé de sa volonté de femme pour refuser à Jacques un enfant. Elle m'avait dit cela un jour, soudainement, alors que nous regardions une émission de télévision où il était question du manifeste en faveur de l'avortement. « Je me suis fait avorter, je n'étais pas faite pour élever un enfant. » Cette phrase a été dite brutalement comme pour souligner l'audace d'un tel acte dans les années quarante. Lancée dans un cri étouffé, c'était aussi une sentence ; Aline était donc une femme qui avait pu décider obstinément qu'elle n'aurait pas d'enfant.

A-t-elle aimé ? A-t-elle connu autre chose que des histoires d'amour ?

Elle avait horreur des plantes vertes, abandonnées sans malice dans leur inertie. Un jour, une cousine de province, qui n'était pas au courant de ses goûts, était arrivée avec un clivia béat de verdure. « Que vais-je en faire, j'ai horreur des plantes qui ne fleurissent pas », avait-elle rétorqué à la pauvre cousine déconfite. Sa haine des plantes vertes fut ensuite un mot de passe pour tous les visiteurs.

Elle ne tolérait pas plus les œillets par convention, par superstition. Alors on lui apportait toutes sortes de fleurs suivant les saisons. Vers décembre, les premières jacinthes, bleues de préférence. Les fleurs coupées, elle les posait telles quelles dans un vase. Elle n'avait pas la

patience gracieuse d'arranger un bouquet, cette disponibilité si belle qu'ont parfois certaines femmes à choisir telle fleur, à rapprocher telle autre, et surtout à ne faire que ça. Son bouquet à elle était chaque fois embarrassé, les fleurs saisies d'être là.

Elle n'aimait pas l'imprévu ; un voyage par exemple s'organisait toujours à l'avance. Des valises devaient être « pensées » avant d'être faites. Il fallait imaginer le voyage avant de l'entreprendre. Il était la générale après les répétitions. De même on ne rendait pas visite à Aline à l'improviste, sinon on était très mal reçu, et même parfois pas reçu du tout. Une visite, ça s'attendait, se préparait, s'accueillait. Et elle aimait accueillir et recevoir. Chaque repas quotidien avait son cérémonial, un apprêt du couvert qui donnait en représentation le moindre plat. Elle s'entourait volontiers des marques extérieures de la sociabilité. Quand elle était seule, elle se nourrissait de fruits et de laitages toujours avec le même cérémonial. Elle aimait les fruits en ville, elle n'aimait pas la campagne.

Elle régnait avec autorité sur un monde qu'elle avait disposé elle-même. Elle entendait régner de la même façon sur sa vieillesse et sa mort.

La vieillesse, elle s'en parait, sans contrainte, sans amertume. Elle avait dépassé la peur de l'âge, pour elle-même. Pour les autres, elle s'amusait ; elle ne disait jamais le chiffre des années accumulées, si ce n'est par déduction, aux plus intimes. Et encore elle usait de périphrases. « J'ai grandi avec le siècle... Comment

trouves-tu Madeleine Renaud, belle, très belle, n'est-ce pas ? » Elle se riait des gens qui nous questionnaient, nous, ses neveux et nièces pour savoir exactement, en passant... Ça lui fait combien... Et nous ne comptions pas juste, nous ne comptions même pas du tout. Bien volontiers nous étions les complices d'Aline.

Un jour j'avais eu envie de lui présenter un ami. J'avais bien entendu téléphoné pour lui demander si nous pouvions venir prendre le thé. Elle avait accepté avec joie. Au troisième étage, sur la porte, le bouton de cuivre était parfaitement astiqué, toujours : signe de reconnaissance pour repérer l'étage exact, signe que tout allait bien. On sonnait et il fallait toujours quelques minutes pour entendre les pas du fond du couloir, un petit raclement de gorge avant : « Voilà, j'arrive ».

La porte s'est ouverte sur une dame vêtue entièrement de noir. Cheveux argentés, collier et boucles d'oreilles en perles fines. Elle savait qu'elle portait parfaitement le noir. Pendant deux heures elle s'est prêtée à séduire ce jeune homme. Elle avait la grâce d'une jeune fille de vingt ans en servant le thé. Elle s'avançait dans la salle de séjour avec une aisance admirable, un charme libre, conquérant, qu'elle avait gagné avec l'âge. Elle était attirante, d'un attrait insoucieux, léger, sans prudence. J'étais fier de la voir ainsi porter librement, avec une facilité joyeuse, ses quatre-vingts ans, c'est comme si elle m'avait offert radieusement une descendance.

Quand elle était jeune, elle était plus encombrée

Une senteur fraîche et douce enveloppait chacun de ses mouvements, je la confonds maintenant avec la délicate évidence de l'âge. J'ai souvent cherché, j'ai demandé à Aline quel était son parfum, de quel couturier, quel nom. Je recevais toujours une réponse vague dans un sourire amusé. Jamais je n'ai retrouvé son parfum.

Collection OUTSIDE dirigée par Marguerite Duras



Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-128-5

F 10 128-88-5

72 F